

## le livre de la vetrina



résidence Abracalabra | Daniel Kemeny

25 juillet – 17 août 2023  
Pietrapoala | Italie

Alvise Rouillé | Marion Renauld



## Activation

C'est plus une histoire de vacances, d'occasion et d'envies spontanées. C'est aussi l'invention de ce que pourrait être une œuvre évolutive.

On est à Pietrapaola, un petit village de Calabre de moins de deux cents âmes, perché dans la montagne. Avec des oliviers, des chats, des geckos, des lézards, des moustiques et des chèvres, des figues, des mûres sauvages, des parois trouées de grottes plus ou moins préhistoriques, une rivière en contrebas, la mer à l'horizon, un cimetière à cyprès, aucun commerce ni service hormis un bar à moitié ouvert, un bureau de poste, l'église et un genre de musée. Surtout, partout du vert et des pierres, des pierres des pierres des pierres, des vieilles maisons en pierre, pas mal à l'abandon.

Je connais cet endroit par l'ami d'une amie. J'y suis venue la première fois il y a huit ans, cet été est la cinquième fois. Chaque fois j'y fais des choses de poésie avec la complicité de Daniel Kemeny. Daniel est né ici il y a quarante ans de parents allemands, quand le village était vraiment vivant. Puis il en est parti quand il avait douze ans. Il y a une dizaine d'années, il est revenu se poser dans la maison que son père avait construite. S'imaginant qu'il pourrait ouvrir une résidence d'art et autres, invitant des amis et des amis d'amis. Pendant ce temps, il s'est lancé dans la création de films, le premier sur ici, une sorte de documentaire mêlant rêves et réalité. La création de films le fait voyager pendant qu'en parallèle ici, il récolte les olives quand c'est le moment, il bricole et il retape des maisons qu'il loue parfois, souvent en août.

*Le livre de la vetrina* (vitrine en italien) prend place dans celle du magasin situé *via Roma*, la rue principale du village, sa dernière acquisition. Le plan de Daniel, à terme, est de faire de ce lieu un espace dédié aux arts du papier. Comme c'est encore en chantier, poussiéreux et plein de restes qui sont là depuis minimum les années 80 – principalement des vêtements tous âge sexe et saison, quelques boccoux, du matériel de couture –, il m'a offert la possibilité d'investir la vitrine en toute liberté.

Et bon, ce qu'avant j'avais fait. Un poème peint sur un des murs de sa cuisine, frappé à la machine à écrire puis projeté au moyen d'un épiscopes, retracé au pinceau noir, en français. Puis quatre autres, même procédé mais dehors et en italien, deux *via Roma* dont un devant le bar, un autre un peu plus loin, un dernier devant l'autre bar qui a fermé depuis, sur la place à l'entrée du village. Puis des poèmes plus longs, même procédé mais dedans et en français, peints sur deux murs sublimes d'une maison vide, quand j'étais enceinte. Dans cette même pièce, deux ans plus tard, j'avais encore frappé de petits livres et des poèmes de cailloux en français sur du papier récupéré, installé tout ça parmi des bouquets d'herbes drues, un sèche-cheveux, des casseroles et des galets de la plage sur quelques meubles en bois traînant de-ci de-là. Cette fois, ce serait la vitrine. Un dedans dehors. La suite. Du texte en italien et des objets trouvés.



[août 2020 | Une pièce]



[octobre 2015 | Bavardages de murs]

Le magasin est en l'état, ou presque. Un rez-de-chaussée avec deux pièces, une au fond pour le bureau avec des étagères à craquer, une autre avant pour accueillir, blindée, comme l'étage avec balcon, et une pièce sous le toit où l'on accède par un étroit escalier en colimaçon. La réserve. Quelques livres, un secrétaire épuisé, une machine à coudre à pédale. Daniel a déjà, m'a-t-il dit, ôté pas mal de choses, mais ça ne se voit pas. Y a déplacé ses tas de papier, des grands dessins les uns sur les autres, et sa petite dizaine de machines à écrire.

La vitrine aussi est en l'état, ou presque. À peine quatre mètres carrés entre deux murs tapissés d'une moquette beige qui s'effrite, une vitre donnant sur la porte d'entrée, l'autre sur la rue. Derrière, l'accès caché par deux rideaux pâles à bords ondulés. Une étagère vide, un cintre avec sa robe, une décoration présentant un oiseau exotique et des vertes tiges en plastique, suspendue une grosse boule de Noël argentée. Daniel a posé trois lettres d'une ancienne enseigne lumineuse d'hôtel, H O T, et appuyé contre la vitre une toile carrée toute blanche sauf *bad* écrit en noir. Déjà des choses trouvées il y a fort longtemps, de ces choses qu'on garde au cas où.

Ici devient le cas.

Et depuis ce point-là, avec l'enfant qui a maintenant presque cinq ans, en balades et glanages, faire œuvre de si peu et tant d'attentions. Les pieds pour marcher, les mains pour cueillir, recueillir, porter, laver, frapper, dûment choisir et composer, les yeux pour lire trois feuilles et contempler le tout et les lèvres pour dire, le dernier soir enfin à quelques dix personnes devant la *vetrina* avec de la lumière dans la nuit partagée, l'instant improvisé, trois pages en italien. Merci *Google translate*. Le livre de la *vetrina* est un poème de choses et de mots dans la langue.

On peut dire simplement que ça nous a bien plu, à l'enfant et moi-même, d'ainsi nous occuper. Et c'est déjà assez. Mais il y a autre chose, en pensant au contexte. Localement, le désir politique de parier sur le tourisme, par exemple en disposant des drapeaux internationaux le long de la *via Roma*, histoire de souhaiter la bienvenue. Évidemment que ceux qui manquent brillent par leur absence – pas de petits pays, pas de Palestine, rien d'africain, la blague de la paix arc-en-ciel au coin haut de l'église. Bon. Toujours possible de faire autrement, par exemple en les remplaçant par quelques-unes des robes de fillettes qui sont au magasin. Ou du tissu du stock avec un dessin de feuille, de caillou, de lune, de machine à secouer les oliviers, de tout sauf encore des nations. À part ça ils ont mis une grosse croix de Jésus au sommet du village. Dieu et les estivaux chanteront l'avenir. Pendant que ne passe plus la camionnette des fruits et légumes, et que la route qui mène à la côte tarde à être rénovée pour d'obscures raisons. Bref. Les priorités. Et puis. Globalement cette tendance à transformer les vitrines des magasins de centre-ville fermés par la crise en lieux d'exposition d'art contemporain. Par exemple à Liège, d'où nous arrivons. Parcours complet d'une trentaine de stop dont

les plaquettes sont justement disponibles à l'Office du Tourisme. De l'art hors-sol, de l'art signé, figé, du *turn-over* en *name-dropping* avec bons sentiments de sortir des musées. De s'adresser à ceux qui aiment se promener en visitant la ville. Pourquoi pas. Ô que c'est compliqué, la culture et nos vies, la finance et la grâce.

Ici l'enfant et moi avons fait autrement. *Arte povera*, art brut et compagnie. Les vacances ont le goût d'une œuvre évolutive. Ô l'heureuse vacance. Tu fabriques avec ce que tu trouves sur place, tu modifies progressivement l'espace de monstration en ôtant et en gardant certaines choses, tu ajoutes ce que tu récoltes. Tu ne fais que montrer ce qui est déjà là, dehors, autour, en laissant de la place au vide. Tu relies les beautés que ternit la fureur. Tu fais un tableau de saison. Faire défaire et refaire tout ça avec l'enfant, son couteau pour gratter la moquette, son plaisir à chercher des trésors quotidiens. C'est comme une carte postale, mais d'ici à ici. Ou un carnet de voyage dont les curiosités sont juste sous ton nez. Une nature morte avec des choses encore possibles. Une image comme une flèche qui vise hors du cadre, vers ce qui, quoi, vibre sans vitre.

Dehors. Et dedans.

Parce qu'une vitrine, en plus du fait marchand et du publicitaire qui joue sur l'inconscient, c'est aussi la question de ce qu'on montre à tou.te.s. Comme un livre de ce qu'on dit. Pendant qu'inversement il y a ce qu'on tait, ce qu'on cache, qu'on veut pas qu'on peut pas qu'on sait pas qu'on doit pas – exhiber même au nom de l'art, même de la vérité. Ô la complexité de nos émotions. De nos actes confus. D'où : les choses. Leur présence, leur absence de pensée et de double pensée, leur masse, leur forme et leurs fonctions, et les mues d'apparence. Les ombres et les reflets. Comment les choses nous disent, pourquoi nous les montrons.

Passer devant la *vetrina* est ne pas voir grand-chose à cause de ces reflets, c'est la maison d'en face qui entre dans la pièce par-dessous le vieux store en métal ondulé à moitié relevé. Et que cette vitrine fût une affaire de reflets, de vision contrariée, et qu'on peine à comprendre le sens que ça a, qu'il faille s'en approcher presque à coller sa gueule, que la rue soit si basse que tes yeux se retrouvent au niveau de son sol et que se plie ton cou pour saisir le plafond d'un pourtant si petit espace, au fond tout cela joue très favorablement. Doucement avec les choses, doucement avec les gens, les espaces et le temps, nos têtes si brouillonnes et nos cœurs en morceaux. Alors le clair-obscur, le corps des choses muet, opaque et grelottant d'usages, leurs « murmurations » ainsi que dit l'enfant, et cet écho d'esprit et d'affections liées qu'alors on se permet de parfois leur prêter, ce serait là la chair du livre de la *vetrina*.

Ici avant, peu à peu et après. Le dehors élégant, le dedans recousu. Tu espères au fond que ça continuera. Que d'autres viennent ôter, garder et ajouter, qu'on s'échange les clés, que tour à tour on puisse et sauver et créer ce qui vaut d'être vu, ce qui vaut d'être tu, ce qui dans l'ordinaire fait un peu de la joie des êtres et des choses.

## les reflets









## la totale

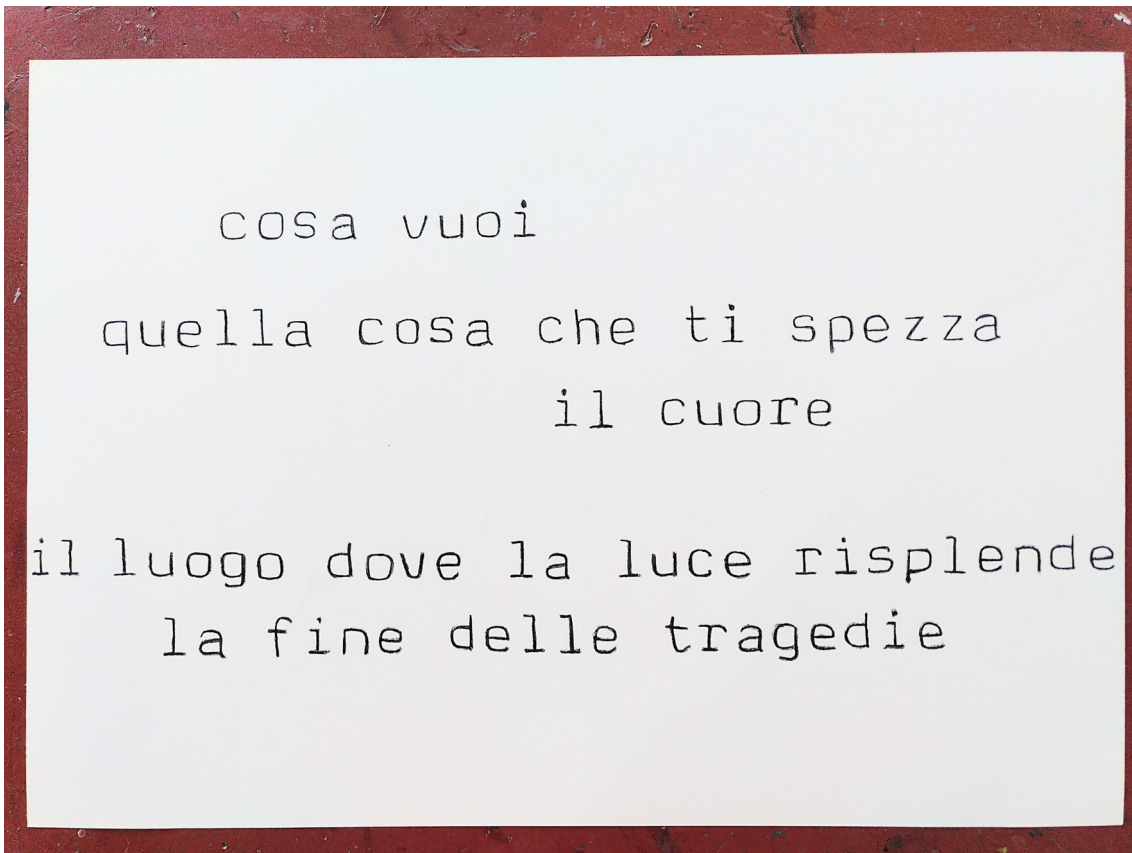






### les trois pages

[frappées sur une des machines à écrire de Daniel sur des enveloppes trouvées dans le magasin  
projetées avec l'épiscope de Daniel dans sa maison  
les lettres repassées avec un crayon noir sur des grandes feuilles aussi trouvées sur place]



ce que tu veux  
cette chose qui te fend  
le cœur  
le lieu d'où surgit la lumière  
la fin des tragédies

cos'altra vogliamo  
un secondo di armonia per  
i mostri urlanti  
sotto la maschera della luna  
la testa schizzata  
un po' di stranezza  
vai  
la libertà come storia  
che ci trattiene

ce que d'autre nous voulons  
une seconde d'harmonie pour  
les monstres hurlants  
sous le masque de lune  
la tête éclaboussée  
un peu d'étrangeté  
allez  
la liberté comme une histoire  
qui nous retient

tu  
io  
il mundo e  
il resto con  
la creazione permanente  
l'impermanenza delle cose  
nella  
polpa dei giorni  
le nostre mani

toi  
moi  
le monde et  
le reste avec  
la création permanente  
l'impermanence des choses  
dans  
la pulpe des jours  
nos mains

**les détails**













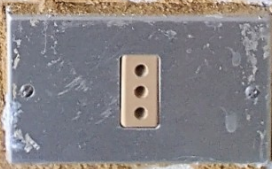








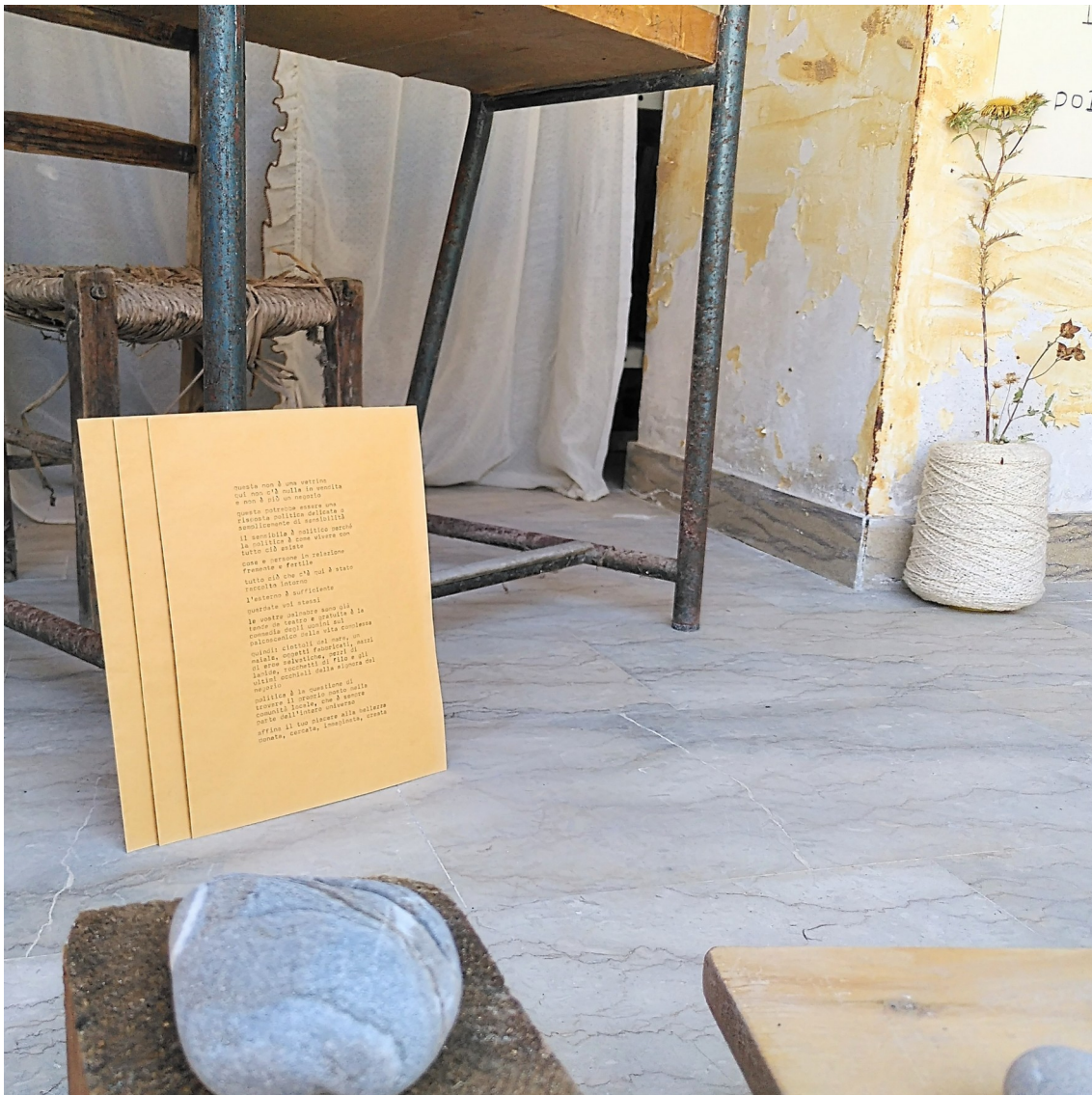
certoline di tre tipi  
trovate nel negozio +  
una foto







## le poème lu le 16 août 2023



[frappé sur une des machines à écrire de Daniel  
sur des enveloppes trouvées dans le magasin  
déposé dans la vitrine le lendemain avant de partir]

ceci n'est pas une vitrine  
ici rien n'est à vendre  
et ce n'est plus un magasin

ceci pourrait être une  
réponse politique sensible ou  
simplement de la sensibilité

la sensibilité est politique parce que  
la politique est comment vivre avec  
tout ce qui existe

les choses et les personnes dans des  
relations fertiles et frémissantes

tout ce qui est ici fut  
glané alentour

dehors suffit

regarde toi-même

tes paupières sont déjà  
des rideaux de théâtre et gratuite est la  
comédie des hommes sur  
la scène de la vie complexe

donc : des cailloux de la mer, un  
cochon, des objets fabriqués, des bouquets  
d'herbes sauvages, des bobines de fil et les  
ultimes lunettes de la dame du  
magasin

politique est la question de  
trouver la juste place dans la  
communauté locale, qui fait toujours  
partie de l'univers entier

affûte ton plaisir à la beauté  
donnée, cherchée, imaginée, créée

en fait  
je ne sais pas vraiment quoi dire  
je ne suis pas même certaine qu'il y  
ait besoin d'expliquer  
méfiance envers le langage  
art pauvre

chez Daniel, il y a le premier poème  
que j'ai peint il y a huit ans  
« il ne comprenait rien, il était bien »

pourtant c'est important de comprendre  
mais quoi, pourquoi  
pour quoi faire, pour quoi, avec quoi,  
avec qui, où quand comment ?

c'est aussi une petite chaise et un  
bureau sans plateau  
qui viennent du palazzo Urso  
l'enfant m'a aidée à les déplacer  
et à les laver

l'enfant m'a aussi aidée à  
ôter la vieille moquette sur les  
murs de la vitrine  
a récolté plumes et pierres, morceaux  
de céramique, a trouvé le cochon et a  
posé la décoration bleue de cadeau  
au fond de la caisse en bois  
la caisse, nous l'avons dénichée d'un  
de ces trous du village

des trous remplis, qu'est-ce qu'il y a d'autre  
chaque balade est un chemin vers  
d'insignifiants trésors  
quelque précieuse poussière  
à part le travail, et parfois pendant,  
ces choses que nous pouvons faire ensemble

jouer avec le temps et relier  
les choses dans des espaces amis

ce ne sont que des choses

ce ne sont que des amis

jouer avec l'espace et relier  
les temps ici et maintenant

après je ne sais pas

amusons-nous d'un peu d'étrange  
tendresse et basta

merci à tout ce qui fait encore  
respirer, aimer et donner le meilleur



1974 anni  
come una che ti guarda  
il cuore  
il lungo come la luce ripieno  
la fine della tragedia  
con l'altra vogliono  
un silenzio di arena per  
i nostri volti  
sotto la maschera della luna  
la testa schizzata  
un po' di speranza  
vai  
la libertà come storia  
che si sciolgono  
in  
lo  
il mondo e  
il resto con  
la creazione permanente  
l'insuperabile delle cose  
nella  
voce dei giorni  
le nostre mani

Bad

## **l'ambiance**

Merci à Daniel pour l'accueil, l'occasion, les clés, l'aide, l'écoute, la beauté de ta terre et pour la connivence. Abracalabra n'est pas un vain mot, peut-être même est-il vraiment magique et ton huile d'olives est délicieuse.

Merci à Laura, simplement ta présence, la fluidité, les rires et la profondeur de nos conversations. L'histoire qui s'appellerait *Les balais du cimetière et les éponges de l'oncle Georgio*, nous nous la sommes racontée dans les plis de l'été, nous nous la sommes faite vivre et c'était une façon de rendre à la littérature son effectivité réelle.

Merci à Louis Rouillé pour avoir déniché un drapeau oublié au *Palazzio Urso* et l'avoir installé comme ça avec l'enfant au vent d'un des balcons du premier étage. Un drapeau rouge de l'*Unita Socialista* avec une rose rouge dans un rond, quitte à croire aux drapeaux.

Merci à celui ou celle qui fit de l'art caché dans une vieille maison, un fermoir de barrière en haut d'un escalier qui montre une bouche ouverte sur un cri carré comme parlent les abris.

Merci à celui ou celle qui posa un citron sur le bord d'une fenêtre.

Et enfin à Georgio pour ta maison, points de départ et d'arrivée des divagations créatives.













